

Mon parcours intellectuel: Une vie à la recherche du sens de l'existence humaine

Predrag Čičovački

L'événement marquant de mon enfance a été l'alunissage de la mission Apollo 11. Laissons de côté le fait qu'avec des jumelles empruntées à un voisin, j'ai tenté en vain, du haut de notre cerisier, d'apercevoir Neil Armstrong et Edwin Aldrin en train de gratter la surface poussiéreuse du satellite de la Terre. Plus important encore, cet événement, davantage inconsciemment que consciemment, a éveillé en moi un intérêt profond pour les plus grandes réalisations de l'humanité. Je me suis pris de fascination pour les pyramides égyptiennes et la Grande Muraille de Chine, ainsi que pour l'hypnose et la religion. Ma curiosité ne connaissait aucune limite, tout comme mon désir de comprendre aussi profondément que possible, même si j'ai très tôt pris conscience qu'une compréhension totale était, en fin de compte, insaisissable.

Cette curiosité s'est quelque peu atténuée au lycée lorsque deux autres « sujets » importants ont fait leur apparition dans ma vie : les filles et les échecs. Bien qu'ils aient eu une grande influence et aient souvent dominé ma jeunesse, selon une échelle de valeurs intérieure — dont j'avais presque toujours conscience —, les filles et les échecs restaient secondaires.

Au moment de choisir mes études, deux voies s'offraient à moi : l'une menant vers les sciences naturelles, en particulier la physique et les mathématiques, et l'autre vers les sciences humaines. Mon penchant pour les sciences humaines était bien plus fort, et je devais me demander si j'allais étudier la littérature, la psychologie ou la philosophie.

Bien que j'aie toujours aimé la littérature et que je m'y sois profondément intéressé, m'y consacrer était un choix moins sûr. Je ne voulais pas me contenter de l'étudier ; je voulais créer et écrire, et rien n'indiquait vraiment que je possédais le talent nécessaire pour cela. J'ai également abandonné la psychologie, car je m'intéressais principalement à la psychanalyse, en particulier à la théorie jungienne, qui n'était pas mise en avant dans le programme classique à Belgrade. Il ne restait plus que la philosophie, qui correspondait bien à mon intérêt pour les plus grandes réalisations de l'humanité.

Je considérais la philosophie davantage comme une synthèse d'accomplissements spirituels et intellectuels que comme une discipline théorique distincte, définie uniquement par sa méthodologie et sa terminologie. Cependant, la réalité au sein de la faculté ne répondait pas entièrement à mes attentes. J'ai d'abord dû acquérir et démontrer des connaissances en histoire de la philosophie pour passer mes examens. Malgré mon mécontentement initial, cette approche s'est avérée juste car, contrairement aux sciences naturelles, la philosophie ne peut être comprise sans son contexte historique. Le plus grand défi pour moi résidait

dans le fait qu'au sein du département de philosophie, deux écoles de pensée rivales — la philosophie marxiste-humaniste et la philosophie analytique — s'affrontaient, aucune ne correspondant vraiment à mes inclinations et à mes aspirations. Néanmoins, l'ambiance au sein du département était très positive. Il y avait plusieurs étudiants extrêmement talentueux, et de nombreux professeurs étaient dévoués et engagés dans leur travail. De nombreux séminaires se prolongeaient après les heures officielles dans des cafés voisins, surtout lorsqu'ils étaient animés par de jeunes professeurs sans obligations familiales. Ces professeurs nous encourageaient à apprendre des langues étrangères classiques et modernes et à assister régulièrement à des débats publics et à des présentations de livres, qui étaient courants à Belgrade au début des années 1980. Avec, en plus, des sorties au théâtre, des concerts et des expositions, ces cinq années d'études (1979-1984) ont été les plus intenses et les plus enrichissantes de mon parcours éducatif.

Trois idées fondamentales se sont profondément ancrées en moi au cours de ces années. Premièrement, la maîtrise du métier est essentielle avant de pouvoir créer et viser l'excellence dans toute entreprise. La philosophie, du moins en tant que discipline universitaire, est un « métier » qui exige une étude approfondie, ce qui m'a conduit à décider de poursuivre mes études pour obtenir un doctorat. Deuxièmement, la philosophie de Kant — en particulier sa « Critique de la raison pure » — s'est imposée comme un texte philosophique central au cours de mes études, m'incitant à consacrer des années à son exploration approfondie et systématique. Troisièmement, les questions philosophiques concernant l'humanité m'ont toujours profondément touché. Dès la première année de mes études, lors du cours d'introduction à la philosophie, j'ai choisi « Être un homme » comme sujet de mon mémoire de séminaire, en référence à l'existence pleine de sens et à la dignité de l'être humain. J'espérais que la poursuite de mes études en philosophie et de nouvelles expériences de vie approfondiraient ma compréhension de ce sujet, qui m'apparaissait de plus en plus comme l'aspect ultime et le plus important de toute pensée et expérience philosophiques.

J'ai poursuivi mes études de troisième cycle aux États-Unis, à l'université de Rochester, dans l'État de New York. Là-bas, j'ai eu le privilège d'étudier auprès de l'un des plus grands spécialistes mondiaux de Kant, Lewis White Beck. Les cinq années passées à Rochester ont à nouveau constitué une période d'apprentissage considérable. Cette fois-ci, cependant, mes études étaient beaucoup plus ciblées, plutôt que d'avoir une portée plus large. L'un des textes philosophiques les plus difficiles, la « Critique de la raison pure », est devenu mon compagnon quotidien et ma préoccupation principale. Outre un engagement constant dans cette œuvre, mes études de troisième cycle exigeaient également une étude approfondie des philosophes qui ont influencé Kant, l'étude de l'ensemble de son œuvre, ainsi que de l'influence que celle-ci a exercée sur les générations futures de philosophes. Outre mon immersion profonde dans la philosophie de Kant, ces cinq années ont également été une période d'adaptation à une culture totalement différente de celle dont je suis issu.

L'université où j'étudiais étant véritablement internationale – avec des étudiants provenant de quatre-vingt-deux pays –, ces années m'ont également permis de découvrir non seulement l'Amérique, mais aussi les cultures et traditions du monde entier.

J'ai soutenu ma thèse de doctorat sur la « Critique » de Kant en 1991, le jour de l'anniversaire de Kant (le 22 avril). En tant que spécialiste de Kant et de la philosophie moderne, j'ai obtenu un poste d'enseignant dans un petit établissement privé catholique jésuite appelé « Holy Cross », près de Boston. J'y ai travaillé jusqu'en 2023, année où j'ai pris ma retraite et où j'ai obtenu peu après le titre de professeur émérite.

Mais revenons au début de ma carrière d'enseignant. Contrairement à mon ambition initiale de devenir l'un des experts mondiaux de Kant, le cours de la vie et la dynamique de l'université où j'enseignais m'ont conduit dans une direction complètement différente. Lorsque j'ai commencé ma carrière d'enseignant à l'automne 1991, mon pays d'origine, la Yougoslavie, se trouvait dans une phase marquée par une désintégration soudaine. Et contrairement, par exemple, à la Tchécoslovaquie, cette désintégration s'est accompagnée de beaucoup de mal et de violence, de souffrance et de déception. L'importance des « autonomies de l'esprit pur » de Kant a pâli durant ces années face aux « antinomies de l'âme et du cœur » provoquées par la destruction de la patrie. Il fallait composer non seulement avec ce qu'il y a de plus élevé dont l'humanité est capable, mais aussi avec ce qu'il y a de plus bas. J'ai dû faire face à la nature du mal et à cette pulsion de destruction et de violence qui semble toujours présente en nous.

Alors que les États-Unis étaient confrontés à des dilemmes similaires après les attentats terroristes de 2001, les thèmes de mes recherches, ainsi que les matières que j'ai commencé à enseigner à l'université, ont complètement changé. Soit dit en passant, je tiens à mentionner que dans les « collèges » américains, contrairement aux universités, il y a beaucoup plus de souplesse et de diversité dans ce que les professeurs enseignent. J'en ai tiré parti et me suis donc tourné vers trois grands thèmes : 1. la nature du mal ; 2. l'étude de la non-violence comme alternative à la violence et à la guerre ; et 3. l'étude des alternatives au courant dominant de la civilisation occidentale. De nombreuses nouvelles opportunités se sont soudainement ouvertes à moi, si bien qu'en plus de mes fonctions d'enseignement habituelles, je suis également devenu directeur du Centre d'études sur la guerre et la paix au sein de ma faculté. De plus, je me suis intéressé à la littérature russe en tant que source d'une vision alternative de la culture et de l'humanité, et j'ai commencé à me rendre en Russie. Je me suis également tourné vers les civilisations orientales et j'ai voyagé et séjourné plus souvent en Inde et en Chine. Ces activités, d'une orientation nouvelle et extrêmement intenses, ont débuté à la fin du XXe siècle et se sont poursuivies pendant plus de deux décennies, jusqu'à la pleine ampleur de la pandémie mondiale de COVID-19. Celle-ci m'a surpris alors que j'étais dans la première moitié de la soixantaine.

Comme la pandémie a considérablement ralenti les déplacements et réduit les contacts sociaux, elle m'a permis de commencer à faire le bilan des expériences et des réflexions que

j'ai acquises tout au long de ma vie, et en particulier au cours de mes trois décennies en tant que « professeur ». Je n'ai jamais douté que Kant fût un philosophe d'une importance extraordinaire, mais j'en suis venu à croire qu'il abordait — tout comme la plupart des philosophes et intellectuels européens, puis américains — les problèmes essentiels à la vie humaine sous un angle trop étroit, tout en passant en partie complètement à côté de ces problèmes. En synthétisant les résultats de mes nombreuses décennies de recherches et de quêtes intellectuelles et spirituelles, j'en suis venu à la conclusion que la perspective dans son ensemble à partir de laquelle nous abordons les problèmes essentiels depuis quelques siècles nécessite une réorientation significative.

C'est un projet que je me suis fixé comme tâche pour les quinze prochaines années de mon travail intellectuel, en tant qu'activité principale pendant ma retraite. Le nom provisoire que j'ai donné à cette réorientation est « anthropologie métaphysique ». Il s'agit d'« anthropologie » car les questions relatives au sens et à la signification de la vie humaine doivent être au cœur de nos recherches scientifiques, philosophiques et autres. Elle est « métaphysique » car ces questions anthropologiques ne peuvent trouver de réponse satisfaisante à partir de données purement factuelles, empiriques et scientifiquement vérifiables. Ces données sont certes nécessaires, mais elles ont également besoin d'un fondement plus profond que tout ce qui est empirique, à l'instar d'une superstructure qui traite de cet idéal — même inatteignable — qui nous motive et nous inspire sans cesse à tendre vers le meilleur.

J'ai divisé ce projet, qui m'occupe actuellement, en quatre parties. La première traite de la « personnalité » et part du constat que tout être humain n'est pas nécessairement une personnalité, mais que la personnalité est quelque chose qui peut s'acquérir grâce à un travail patient et de longue haleine sur soi-même et à l'aspiration à l'excellence. La deuxième partie du projet traite des « interactions » — les relations, en particulier avec les autres, qui peuvent reposer sur l'affinité et l'attention, mais aussi sur la volonté de tirer profit des autres, voire souvent de leur faire du mal. La troisième partie examinera les « valeurs », comprises comme des essences idéales vers lesquelles nous devons tendre avec une énergie et une force sans cesse renouvelées. La dernière partie sera à la fois la plus difficile et la plus profonde, car elle traite de la « transcendance » — comprise comme ce qui constitue le sol sous nos pieds, et qui repose sur ce qui nous est sacré et ne doit jamais faire l'objet de compromis.

Le but de la pratique de la philosophie n'est pas d'examiner des problèmes abstraits et des énigmes intellectuelles. Ces problèmes et ces énigmes ne sont que des moyens, de simples obstacles sur le chemin. Et ce chemin devrait nous conduire à construire notre propre personnalité et à nous efforcer de devenir, autant que possible, de bons êtres humains. Un tel effort doit être à la fois individuel et collectif. Il devrait nous éclairer non seulement sur la question de savoir si, outre la Lune, nous pouvons atteindre d'autres corps célestes, mais

aussi sur quelles sont les limites réelles et quelles sont les réalisations véritablement suprêmes de l'humanité.